

TAHAR BEN JELLOUN

LE DERNIER AMI

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-065412-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Même s'il ne fumait plus en cachette, il n'osait jamais le faire devant ses parents. Une question de respect. Son père était un homme réservé. Pour le saluer, je lui baisais la main comme je faisais avec mon père. Il ne savait pas qu'on appelait son fils Mamed. Un jour, un camarade de classe téléphona chez Mamed et tomba sur son père. Il n'apprécia pas du tout ce surnom et fit la leçon à son fils :

– Ce fut un honneur pour moi de t'avoir donné le prénom de notre prophète bien-aimé ; j'ai égorgé moi-même le mouton de ton baptême, et voilà que tu te fais appeler de manière ridicule. Tu t'appelles Mohamed et je ne veux plus entendre parler de ce Mamed.

Il nous avait raconté l'incident en nous rappelant qu'il était un mauvais musulman, que ce prénom était lourd à porter, et que tous les Marocains s'appellent Mohamed.

Durant le mois du Ramadan, on se retrouvait chez le bon François qui nous préparait des omelettes aux champignons de Paris. Mamed insistait pour avoir une tranche de jambon et un verre de vin. Non seulement, il ne jeûnait pas mais il voulait transgresser les interdits alimentaires. Je me contentais de l'omelette et je demandais à Dieu de me pardonner cet écart. Au coucher du soleil, chacun se retrouvait autour de la

table familiale et faisait semblant d'avoir souffert de la faim et de la soif.

Les soirées du Ramadan avaient quelque chose de très sympathique. Les cafés étaient pleins. Les hommes jouaient à un jeu espagnol appelé « Parché », sorte de jeu de dés. Les femmes promenaient leurs enfants. La ville était très animée. Mamed fumait cigarette sur cigarette. C'étaient des Favorites, les moins chères et certainement les plus nocives. Je lui avais rapporté de mon premier voyage en France une cartouche de Gitanes. Il me l'avait rendue en disant détester le bon tabac. Il trouvait son plaisir dans ces Favorites où tout était mauvais. Quelques jours après il me réclama les Gitanes en m'expliquant qu'il ne voulait pas s'y habituer et qu'il n'avait pas les moyens de se payer ce luxe. Nous avions à peu près le même argent de poche. Nos parents n'étaient pas riches. Mamed faisait tout le temps des calculs. Entre son paquet de cigarettes, un mauvais verre de vin et quelques revues comme *Jazz Hot*, il n'arrivait pas à joindre les deux bouts. Étant moi-même passionné de cinéma, j'avais trouvé dans la médina un revendeur de journaux et magazines invendus. On l'appelait « Monstruo » du fait de son grand handicap moteur. Il se tordait dans tous les sens mais tenait sa boutique de main de maître. Personne n'osait se moquer de lui, même s'il avait admis son surnom, ce qui lui faisait dire : « Tordu de partout, mais je nique toutes vos sœurs ! »